Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 51

Artikel: Une guérison
Autor: Leroy,
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197241

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-sixième année. N° 51. Samedi 17 décembre 1898.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un souvenir de Pierre Dupont. — Une légende sur le poète Gilbert.

Les *Annales politiques et littéraires* annoncent qu'il est question de créer à Lyon une « Société Pierre Dupont », en vue de publier une nouvelle édition des œuvres du célèbre chansonnier, de les faire revivre et remplacer les inepties qui se débitent actuellement dans les concerts populaires.

A ce propos, on rappelle les débuts de Pierre Dupont, et notamment sa première entrevue avec Victor Hugo, qui inspira à Pierre Dupont les vers les plus ravissants qui soient jamais sortis de sa plume. L'anecdote est bien connue, c'est vrai, mais on la relit toujours avec un nouveau plaisir. Elle nous montre d'ailleurs à quoi tient la gloire et comment un simple incident a fait celle de Pierre Dupont.

En arrivant à Paris, riche de son bagage poétique, mais tout à fait inconnu, le chantre des paysans, le peintre de la nature, dont la muse devait plus tard devenir si populaire, caressait surtout un rêve, celui de connaître Victor Hugo.

Mais, par qui se faire présenter? Il n'avait aucune relation à Paris. Un matin, Pierre Dupont prend son courage à deux mains et se dirige vers la Place Royale, où habitait le grand poète.

Il fait passer sa carte, mais comme son nom est ignoré du maître, le domestique revient lui dire que Victor Hugo n'est pas visible.

Le pauvre poète, tout attristé, s'en va lentement, songeur, quand, soudain, il se frappe le front, tire un crayon et trace quelques lignes sur son calepin.

Il revient ensuite sonner à la demeure de l'illustre écrivain, et lui fait passer le billet suivant :

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A la vitre, battre de l'aile,
Demander place à ton foyer,

Si tu voyais une anémone
Languissante et près de mourir,
Te demander comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir,

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau :
Que ne suis-je, pauvre poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau !

Immédiatement, Pierre Dupont fut reçu par Victor Hugo, qui lui fit l'accueil le plus flatteur et le prit sous sa protection. Deux ans plus tard, Pierre Dupont était célèbre et écrivait au grand poète :

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis l'anémone a fleuri ;
L'hirondelle a vu ta croisée
Offrir à son asile un abri.

L'amitié du maître, et la gloire acquise, ajoute le journal susmentionné, n'empêchèrent pas, d'ailleurs, le chansonnier de mourir pauvre comme il avait vécu.

* * *

GILBERT. — L'état de misère dans lequel Pierre Dupont a terminé sa carrière nous remet en mémoire la légende si bien accréditée des souffrances de Gilbert, le poète qu'on nous a toujours représenté mourant à l'hôpital, sous les étreintes d'un mal engendré par la misère et le désespoir. Aussi avions-nous toujours présents à la mémoire ces fameux vers que nous nous figurions jetés, en une sorte de chant du cygne, par le poète à l'agonie :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs !
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Et ce fut Béranger lui-même, le sensible chansonnier, qui lui dédia, croyons-nous, de douces strophes finissant par ce cri d'angoisse :

Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Tous ces souvenirs, nous dit le *XIXe Siècle*, finissant par faire une légende, ont inspiré à certaines bonnes âmes l'idée de voir élever à Gilbert une statue. Ils y ont réussi. Mais, hélas, par contre-coup, cela a conduit à des recherches et à une découverte décevante pour plusieurs. Voici ce qu'on a trouvé :

Gilbert n'est pas mort à l'hôpital, Gilbert n'est pas mort de misère et de désespoir.

On a pu d'abord faire le compte des revenus que touchait Gilbert : 800 livres de pension sur la cassette du roi, 600 sur celles de Mesdames, 100 écus au *Mercure de France* et 500 livres à l'archevêché. Au total 2,200 livres, valant à peu près 5,000 francs de rente actuellement.

Quant aux circonstances de sa mort, voici ce que nous en révèle l'implacable chronique :

C'est au cours d'une promenade à cheval au Bois de Vincennes (qui était le rendez-vous élégant des *sportsmen* d'alors) qu'il fit une chute si malheureuse qu'il se fendit le crâne. On le rapporta à Charenton et, de là, il fut dirigé sur l'Hôtel-Dieu de Paris, où Dessault lui fit l'opération du trépan. On crut Gilbert sauvé et il rentra dans son appartement de la rue Jussienne, à la fin d'octobre 1780. Mais le mieux n'était qu'apparent et Gilbert mourut (probablement d'une méningite), le 12 novembre suivant. Il avait eu le temps de faire son testament, où l'on relève entre autres legs, une somme de 200 livres à un jeune soldat nommé Bernadotte, futur grand-père du roi de Suède Oscar II.

Encore une illusion qui s'envole.

Une guérison

Il y avait de longues semaines que le petit Marc ne mangeait plus, ne dormait plus, ne riait plus.

La nuit, il se retournait cent fois dans son lit, cherchant en vain une place fraîche pour éteindre la fièvre qui le brûlait. Le jour, il restait obstinément tourné vers le coin le plus sombre de la pièce, suppliant « qu'on le laissât tranquille, mon Dieu ! qu'on le laissât tranquille. »

Il ne demandait que cela : la paix. Les distractions les plus raffinées, les mets les plus choisis ne trouvaient pas grâce devant ses yeux.

— Je suis si fatigué, gémissait-il d'un ton qui aurait attendri les pierres, est-ce qu'on ne pourrait pas me laisser tranquille ?

Et on cessait de le tourmenter, par pitié pour sa pauvre petite voix cassée, ses gestes las, le pli que la souffrance avait creusé sur son jeune front.

Tout cela venait d'une mauvaise coqueluche qu'il avait prise au bord de la mer, et qui ne voulait plus le quitter. C'était un bel enfant, robuste et sain ; il s'était longtemps défendu contre le mal, mais le mal avait été le plus fort ; et le petit, résigné à la défaite, se laissait désormais aller, demandant seulement qu'on lui épargnât les soins et une sollicitude qui le fatiguaient sans le soulager.

Le médecin, anxieusement interrogé chaque jour, ne se prononçait pas catégoriquement.

— Que voulez-vous que je dise ? répondait-il avec un doute de mauvais aloi, la maladie est autant dire vaincue, mais la lutte a épuisé notre petit malade ; et ce qui me tourmente, c'est sa faiblesse toujours croissante. Il faudrait à tout prix secouer sa torpeur, il faudrait l'alimenter surtout.

Hélas ! toutes les tentatives échouaient devant la résistance muette du petit Marc.

La veille de Noël, ce jour béni des enfants heureux, il avait semblé à ses parents plus abattu qu'à l'ordinaire. Le père était sorti, courant les magasins de jouets et les boutiques de victuailles, mieux achalandés à cette époque qu'à aucune autre. Chaque fois qu'il croyait avoir réussi, il expédiait ses emplettes.

— Allez vite, disait-il, avec un généreux pourboire destiné à donner des jambes aux commissionnaires.

A tout instant, la sonnette du riche hôtel retentissait, et la mère cherchait les paroles les plus encourageantes pour présenter à son chéri les envois de « papa ».

Mais Marc suppliait toujours, d'une petite voix pleurante, qu'on le laissât tranquille, qu'il ne voulait rien, qu'il était trop fatigué.

A la fin, en proie au plus sombre découragement, la mère s'enfuit à son tour, abandonnant cette chaise-longue, où son amour maternel était impuissant.

Une idée lui était venue. Se rendre dans un de ces quartiers pauvres tout grouillants de marmaille, et y semer, au hasard, un peu de bien-être et de joie.

Les poches pleines d'or, de cet or qu'elle méprisait puisqu'il ne pouvait lui conserver son enfant, elle allait, par les rues étroites, achetant aux uns des vêtements chauds, aux autres une nourriture substantielle, des friandises, des jouets, disant à tous avec une ferveur implorante : « Priez l'enfant Jésus qu'il guérisse mon fils ».

Parmi ceux qui recevaient ces dons inattendus, beaucoup ne savaient plus prier, ne l'avaient jamais su peut-être, mais la reconnaissance et la pitié montaient de leur cœur comme la plus ardente des supplications et retombait en une ondée bénie sur la tête du petit Marc.

La mère donnait sans compter, et si largement, que sa provision d'or fut bientôt épuisée.

Comme elle explorait ses poches, étonnée de n'y plus rien trouver, un enfant était devant elle, un bel enfant de l'âge du sien à peu près.

— Alors, madame, vous ne donnez plus de joujoux ? demanda-t-il, avec l'aplomb des tout petits, pour qui les différences sociales n'existent pas.

— Je n'ai plus d'argent, répondit la jeune femme avec regret. Il y avait quelque chose qui te faisait envie ?

— Oui, un petit âne.

— Un âne de dix-neuf sous, reprit vivement la mère de l'enfant pauvre ; pensez, madame, ce n'est pas pour notre bourse.

Mon Dieu ! il y avait par le monde des mioches

ayant envie d'un jouet de dix-neuf sous, et l'on ne pouvait les satisfaire!

La riche patricienne songea aux merveilles que son fils dédaignait depuis le matin; et, voulant à tout prix rendre heureux cet enfant qui avait confiance en elle:

— Viens avec moi, dit-elle; je te donnerai des joujoux beaucoup plus beaux que le petit âne... Vous permettez, madame, on vous le ramènera en voiture...; à moins que vous ne préfériez l'accompagner.

Oui, la maman préférait... A Paris, on ne sait jamais; et puis elle éprouvait une vague curiosité au sujet de cette étrange personne qui faisait la charité comme on ne l'avait jamais vu faire.

Quand on arriva avenue Rembrandt, la femme pauvre connaissait le petit Marc, sa maladie déconcertante et le désespoir de ses parents, comme si elle venait de vivre avec eux ces trois derniers mois; de son côté, elle avait raconté qu'elle était piqueuse à la machine, un métier où il y avait beaucoup de chômage, que son mari venait de passer six semaines à l'hôpital pour une fluxion de poitrine, et que Toto devait avoir un fameux tempérament pour conserver ses joues roses, car on avait enduré de rudes privations.

Quand on pénétra auprès de Marc, on le trouva dans le même état de torpeur. Il entr'ouvrit les yeux pour voir qui entrait avec sa mère, et eut une moue fâchée à l'idée que cet enfant allait le déranger; mais il ne s'informa même pas d'où il venait.

Il n'y avait pas de danger que Toto Lairin dérangeât Marc. Il était bien trop occupé avec les vaches à lait, les moutons bêlants, les mules richement harnachées et pomponnées, les chevaux à longue crinière. Ensuite les chemins de fer, les régiments de toutes armes en plomb massif, les loteries superbement montées, les petits canons de cuivre, les brillants uniformes galonnés de neuf, toutes ces choses magnifiques qu'il ne soupçonnait même pas, l'absorbèrent tellement que rien autre n'exista plus pour lui.

Mais peu à peu, sans doute parce qu'il n'était pas sollicité, le petit malade s'était mis à suivre les mouvements de son nouveau compagnon. Les essais inhabiles de Toto Lairin, ses alignements bizarres de bêtes et de choses finirent par l'intéresser et il esquissa des observations et des conseils.

Les deux mères, vite en communauté de sentiments, observaient ce curieux réveil de volonté et ne disaient mot, de peur de rompre le charme.

Mais, à un moment donné, Toto Lairin qui avait un solide appétit, s'écria, avant que sa mère pût l'empêcher.

— J'ai faim, moi; je voudrais bien manger.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir, demanda vivement la mère du petit malade, avec l'espoir secret que l'heureuse évolution allait s'accentuer.

Toto Lairin eut une hésitation, comme s'il s'agissait de demander une chose extraordinaire.

— Madame, dit-il enfin, s'armant de tout son courage, avez-vous du beurre?

Du coup Marc se mit à rire.

— Mais du beurre comme chez ma bonne maman de Normandie, poursuivit gravement Toto, pas du beurre de Paris.

De Paris, le petit garçon ne connaissait que le beurre rance, acheté pour deux sous dans un morceau de papier.

La tartine fut vite apportée, l'enfant y mordit à si belles dents, avec un air de si profonde satisfaction, que Marc voulut l'imiter.

— Moi aussi, une tartine de beurre.

La mère tressaillit d'une joie profonde; son fils demandant à manger! il y avait si longtemps que le fait ne s'était produit.

Marc n'y alla pas de si bon cœur que son jeune camarade, mais la tartine disparut quand même. Puis il but du lait, encore pour faire comme Toto qui léchait ses lèvres et le bout de son nez ainsi qu'un chat gourmand.

Un peu plus tard, le petit faubourien, dûment stylé, et qui, d'ailleurs, aurait englouti toutes les nourritures du monde, demanda du consommé, et Marc prit avec lui du consommé.

La mère, dont l'espoir allait croissant, murmurait à l'ouvrière qui partageait son bonheur:

— Le docteur nous disait: « Trouvez le moyen de l'alimenter et de le sortir de son accablement, il sera sauvé ». Le moyen, c'est votre Toto qui l'a découvert, c'est donc à lui que je devrai la santé de mon fils.

Depuis ce jour, Toto Lairin devint le compagnon assidu de Marc; et c'est celui-ci maintenant qui dirigeait les jeux sans que l'enfant de l'ouvrière songeât à discuter sa haute compétence.

Entraîné par l'exubérance de vie et le superbe appétit de Toto, Marc se remit à agir et à manger comme autrefois; et six semaines plus tard, le petit convalescent, pâle encore, mais solide sur ses jambes, accompagné de Toto Lairin, qu'on avait habillé de neuf des pieds à la tête, partait dans le Midi pour achever de se remettre.

La mère, rayonnante de bonheur, répétait vingt fois par jour à son mari, qui l'approuvait de tout cœur:

— Si vous voulez porter bonheur à vos propres enfants, soyez bons pour les enfants des autres.

JEANNE LEROY

Qui veut la fin veut les moyens.

« Ah! Monsieur le docteur, me voilà forcé de recourir de nouveau à vos bons offices. Mes sacrées palpitations ont recommencé. »

Le gendarme parlait ainsi au docteur, qui était en même temps le pharmacien de l'endroit.

— Pas étonnant, avec la vie que vous menez, grommela le docteur. Toujours par monts et par vaux. Allez donc vous mettre au lit et restez-y huit jours.

— Huit jours! cela vous est facile à dire. C'est pour le coup qu'on s'en donnerait à chasser le gibier défendu. Avant ce soir, tous les braconniers du district le sauraient et vous croyez que je pourrais garder le lit. Tenez, cette nuit, au lieu de rester tranquillement chez moi, il faudra que je coure la montagne. J'ai relevé certaines traces inquiétantes près du Folly. Depuis deux jours, il y a dans ces parages une troupe de quatre chamois, et j'en connais qui ont l'œil dessus... Ah! quelle vie!

Le docteur, occupé déjà à préparer la potion qu'il ordonnait habituellement à son patient avait tressailli en entendant ces dernières paroles. Un coup d'œil jeté par dessus ses grosses lunettes le rassura. Le gendarme avait parlé en toute naïveté, et cependant, s'il avait su!!!

Le docteur avait de bonnes raisons de tressaillir. Les chamois du Folly ne lui étaient pas inconnus, et justement il avait pris rendez-vous pour la nuit prochaine avec deux de ses amis pour aller leur dire un petit mot à la pointe du jour. Allons, puisque la mèche était éventée, il n'y avait rien à faire qu'à aviser les amis et se coucher honnêtement après avoir fait une partie de *brouck*, tandis que le gendarme garderait ses chamois.

Tout à coup, une idée diabolique lui traversa l'esprit. Il hésita une seconde, puis saisit un flacon et en remplit la fiole destinée au gendarme, qui s'en alla après avoir échangé encore quelques propos insignifiants.

* *

Une nuit superbe. Trois chasseurs sont assis sur les pentes du Folly. Le jour va paraître. Il s'agit de se répartir les postes, afin que chacun soit embusqué au moment où les chamois viendront paître au lever du soleil.

Les deux compagnons du docteur semblent inquiets. Ils inspectent soigneusement chaque pierre, chaque arbrisseau. C'est que le gendarme leur a déjà donné souvent des preuves désagréables de son flair. Seul le docteur est tranquille. Enfin, tout est arrangé. Les postes sont convenus. On prend les derniers arrangements.

« En cas d'alerte, dit l'un, le signal habituel! Il faut toujours se défier de ce maudit gendarme, que le diable emporte! »

— Rassurez-vous! Le gendarme ne nous dérangera pas!

— Comment? Pourquoi?

— Le gendarme ne nous dérangera pas. Il voulait venir ici cette nuit, alors, pour nous en débarrasser, je l'ai....

Le docteur dit cela d'un ton si grave que ses interlocuteurs se levèrent.

— Eh bien?

— ... Je l'ai purgé! PIERRE D'ANTAN.

Quelques vérités à ces messieurs.

PAR UNE LAUSANNOISE QUI S'Y CONNAIT

I

Il n'existe rien de plus dissemblable, rien qui offre des contrastes aussi frappants que l'homme avant et après le mariage. C'est une vérité antique bien souvent remise en question, un texte inépuisable de plaintes pour la femme. Et cependant, ce champ d'observation déjà tant exploré est si vaste et si fécond, qu'on nous permettra d'y ajouter celles que nous avons eu l'occasion de faire et d'entendre ici et là.

Et d'abord, messieurs, veuillez faire quelque peu acte de cette franchise dont vous reprochez tant aux femmes de manquer, et convenez que nous n'avançons rien que de parfaitement vrai en disant que la plupart d'entre vous déploient, *avant le mariage*, une foule de vertus, d'égards, d'attentions délicates qui disparaissent après comme la neige qui fond au soleil, non avec la promptitude de l'éclair, mais graduellement, à mesure que vous n'en sentez plus la nécessité.

Presque tous les hommes, lorsqu'ils sont amants, ont le tort d'encenser si bien leurs idoles, de les habituer à une vie si douce, toute d'amour et de soins, que, lorsqu'elles doivent plus tard y renoncer pour commencer le dur apprentissage de la vie réelle, il en est qui, cruellement désillusionnées, cherchent à ressaisir ailleurs ce qui leur échappe... Elles ont certainement grand tort et nous pensons qu'elles sont rares; mais combien y en a-t-il qui souffrent de se voir privées du bonheur qu'elles avaient rêvé!

Citons quelques exemples pris au hasard où les maris de bonne foi pourront facilement se reconnaître plus ou moins.

Alfred veille un soir avec quelques amis. Lui, le boute-en-train ordinaire, parle peu et répond avec tant de distraction qu'on finit par le remarquer; et cela d'autant plus qu'il regarde sa montre toutes les cinq minutes et ne la quitte que pour consulter la pendule placée en face de lui. Adrien, son ami intime, s'impatientant de ce manège s'écrie: « Quand vas-tu chez *elle*, ce soir, que tu es si agité? Ta montre me va sur les nerfs et je serai charmé quand elle t'indiquera l'heure du rendez-vous. »

— Merci, répond Alfred en souriant; il est à huit heures.

— Bon! il n'en est que sept, aussi tu vas, j'espère, te contenter dorénavant de la pendule. Tiens, pour te donner patience, voici un cigare délicieux, un pur Havane; j'en ai reçu hier un caisson arrivant directement de Cuba.

En disant ces mots, Adrien ouvre son étui, mais Alfred fait un geste d'effroi et répond:

— Je ne fume plus, merci.

— Ah! bah! comment? depuis quand? toi, un fumeur enragé! Est-ce que ton médecin te l'a défendu?

— Non, mais Maria craint l'odeur du cigare, la fumée l'incommode, et c'est un bonheur pour moi d'y renoncer.

A cette déclaration, les jeunes gens rient et accablent l'amoureux d'une foule de plaisanteries et de prédictions plus ou moins spirituelles.

Enfin, huit heures sonnent et Alfred se rend chez Maria, qui l'attend au milieu de sa famille. Elle s'aperçoit bien vite que son fiancé est imprégné du parfum qu'elle déteste; elle fait une jolie petite moue dont Alfred devine le sujet. Il se hâte de se justifier en disant qu'il